

Au printemps, lorsque l'eau s'engouffre dans les prés,
Et qu'avril vient fleurir la campagne déserte,
On entend, au vieux pont, sur le torrent, inerte,
Les longs râles du vent et ses bruits effarés.

Quand l'hiver toujours blanc recouvre ta carcasse,
Et que les glaïeuls morts tombent sous l'aquilon;
Sur le ruisseau glacé qui court par le vallon,
Tu dors bien seul, vieux pont, au vent qui te tracasse.

Il faut pleurer, vieillards, les ans qui ne sont plus,
Contemplez donc ce pont, souvenir des ancêtres,
Quand la nuit brunira le seuil de vos fenêtres,
Eloignez du passé vos regrets superflus.

Frère, la mort qui fauche et chaque jour moissonne,
Sous sa faux courbera nos fronts dans leur ampleur;
Et là-bas, le vieux pont, sur son arche, trembleur,
Se rira bien encor des vents fougueux d'automne.

Si tu tombes, vieux pont, qui dort sur le torrent,
Tes plançons fracassés chaufferont ma chaumière;
En vers, près du foyer, j'écirai ta carrière,
Quand tes lambris seront dans le feu dévorant.

Antonio VALLEZE.

Montréal, 1909.

